



Dragons anglais en service actif. Ils sont armés de carabines et de sabres. Quand ils s'engagent dans une escarmouche, leur chevaux, parfaitement dressés, se couchent et leur servent de rempart.

BEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Un serpent—Dominique Bruton. Le Veillé. L'Automne. L'Observateur Mineurs. L'Annuaire des Trappistes. La Bourse ou la Vie. Jeunes Filles—Cousinette—Nouvelle inédite. Un Bandit Corse. Octobre, poésie. Marie la Modiste, feuilleton du dimanche. Mondanités, chiffon. L'Actualité, etc., etc.

LES INCONSEQUENCES.

—DU—

JACKSONISME.

Pour comprendre, pour s'expliquer les inconcevables bévues, les impardonnables maladroites commises par les Jacksoniens depuis le commencement de la campagne, il est nécessaire de se reporter dans le passé jusqu'à l'année 1892. A cette époque, nous en convenons, on a fait de grosses erreurs, et on peut ajouter que le public y a pris part tout autant que les chefs de clique. Le corps électoral n'a ici le droit de jeter la première pierre à personne, car il n'a pas été tout à fait innocent en cette circonstance. C'est là, du reste, ce qui a fait la fortune d'abord de l'Association des Jeunes Gens, puis de la Ligue des Citoyens.

C'est là, malheureusement aussi, ce qui a été la cause de toutes les sottises comme de toutes les grandes et petites infamies dont s'est rendu coupable le Jacksonisme.

Fondé par deux ou trois ambitieux qui avaient de grandioses aspirations qu'il était impossible de satisfaire, et aux yeux de qui tous les moyens étaient bons pour arriver à leurs fins, il lui fallait un prétexte pour faire de l'opposition, pour se poser en sauveur du pays. Ce prétexte, il était tout trouvé—l'élection de 1892.

Les Jacksoniens s'en sont emparés. Ils l'ont exploité à outrance, de la façon la plus ridicule et la plus odieuse. Ils en ont fait le thème de tous leurs discours, la source de toutes leurs divagations, le principe de toutes leurs accusations, la base de toutes leurs calomnies.

A en croire ces excellents messieurs, nous en sommes encore à 1892. Le Jacksonisme ne sort pas de là. Il ne voit partout et toujours que 1892. Il oublie, le malheureux, que nous avons fait d'énormes progrès depuis lors, et que la situation est

changée complètement; telle ment changée même, que l'intelligence et l'humanité se trouvent aujourd'hui du côté opposé, du côté des Démocrates; ce n'est pas nous qui le disons, c'est la population entière, la population connue et sentie.

Ils sont partis en guerre sur ce pied, que le parti démocrate était un parti de malhonnêtes gens et qu'il ne nous donnerait et ne pouvait donner qu'un ticket composé de malhonnêtes gens. Une fois lancés sur cette voie, ils ne peuvent plus s'arrêter. De là les torrents d'absurdités et d'injures qui sont tombés de leur plume et de leurs lèvres.

Les maladroits! ils ne se doutaient pas qu'ils provoquaient ainsi entre le ticket démocrate et le leur, une comparaison qui ne pouvait que leur être fatale. Faites-la, en effet, cette comparaison, froidement, sans parti pris, et vous verrez celui des démocrates grandir sous vos yeux de cent coudées, en face de celui des Jacksoniens, qui tombera dans le quatrième ou cinquième dessous. Ici, des citoyens dont le passé est irréprochable et la situation sociale et commerciale parfaitement correcte; là, des hommes dont quelques uns ont eu des infortunes financières regrettables.

Quand donc les Jacksoniens auront-ils le bon esprit de se taire, sachant bien que les accusations qu'ils lancent à la tête de leurs adversaires doivent fatalement se retourner contre eux-mêmes?

CHOU OU RAVE.

Il serait difficile, même au plus expert horticulteur, de classer M. Flower, de dire à quelle variété de chou il appartient, car tantôt il se montre comme chou-fleur et tantôt comme chou rave.

Tout à tour il prend la parole, aujourd'hui comme candidat de la faction jacksonienne, demain comme candidat de la Ligue des Citoyens. Il y a quelques semaines, il annonçait qu'il ne désirait pas remplir un second terme à l'Hôtel de ville, mais peu de temps après, un changement s'est singulièrement opéré en lui; son dédain du mandat officiel s'était changé en un ardent désir de le recevoir, si bien qu'à une des premières assemblées populaires du parti démocrate, nous le trouvons sur l'estrade faisant cause commune avec ce parti.

Depuis lors, on sait à quelle comédie s'est prêtée notre bon maire. Décidé à se succéder à la mairie, M. Flower ne voulait pas se retirer de l'arène politique devant le refus des Démocrates d'en faire leur porte-étendard, et quand les démocrates mécontents formèrent la faction jacksonienne, il accepta sans hésita-

tion la candidature qui lui était offerte. Quinze jours plus tard, la Ligue des Citoyens, qui prétendait ne rien avoir de commun avec les Jacksoniens, se livrait à une comédie qui a fort amusé les gens sérieux. La Nouvelle-Orléans se trouvait à ce moment si dépourvue d'hommes honnêtes et compétents, que la Ligue des Citoyens qui, disait-elle, ne voulait pas rentrer dans le néant, se vit forcée de glaner dans les deux camps opposés pour former son ticket. Chez les Jacksoniens il y avait des hommes qui ne méritaient pas son appui, alors elle alla chez ses voisins les Démocrates leur emprunter une vingtaine de candidats. Chez les Démocrates, il y avait des hommes qui ne se plieraient pas à toutes ses exigences, et encore elle se fit emprunteuse pour paraître son ticket.

Maintenant que la campagne bat son plein, M. Flower qui, tout d'abord, retroussait le nez sur la mairie, ne dissimule plus sa convoitise. Tous les soirs il harangue les foules d'un tréteau jacksonien ou d'un tréteau citoyen-ligueur; il a fait litière de sa dignité et se montre partout, même aux fenêtres de latrines.

Semblable à ces dentistes de foire qui débitent leurs fioles d'eau colorée, il vient nous parler de sa sagesse, de ses vertus, et nous crie casse-cou si nous confions l'administration de nos affaires municipales à d'autres mains qu'à ses siennes.

Au meeting d'hier soir, M. Flower a répété le discours qu'il avait prononcé au premier meeting de la Ligue; il était flanqué de ses deux Bilboquets qui, eux aussi, se sont répétés. Notre excellent maire a mal dissimulé l'infatuation qui le gonfle en parlant à sa façon de l'incident du chemin de fer Texas et Pacific. Il a prouvé une fois de plus qu'il aurait, si on l'avait laissé faire, sacrifié les intérêts du peuple aux intérêts d'une corporation.

Bien que condamné par la Cour Suprême des Etats Unis, M. Flower refuse de lâcher, même d'un cran, ses bonnes amies, les corporations.

Sous des dehors modestes, M. Flower nous dira jusqu'au 7 novembre prochain qu'il a l'esprit plus élevé, le cœur mieux placé que ses semblables. Il trouvera peut-être quelques naïfs qui le croiront, comme ils l'ont cru quand il est allé flirter avec la population Créole du Sixième Ward en lui disant qu'il s'était toujours enorgueilli d'être Créole; *multorum numerus est infinitus*; mais les gens intelligents ne se laisseront pas prendre dans ses filets.

S'il y a des accidents politiques, il y a aussi des énigmes politiques et notre très suave maire en est une. Qui nous dira s'il est chou-fleur ou chou-rave?

Congrès International des Sourds-Muets.

Intéressant, touchant, inimitable congrès s'il en fut que le congrès international des sourds muets en 1900, dont M. Henri Gaillard, directeur du Journal des sourds muets, secrétaire général de la Fédération des sociétés françaises de sourds-muets publie le programme. Les organisateurs se proposent—et le succès les attend—de montrer au monde, à l'aurore du vingtième siècle, que depuis plus de cent ans, les sourds-muets existent à la vie intellectuelle, grâce à l'abbé de l'Epée et à ses émules de l'étranger: Heinicke, Gallaudet, dont les travaux excitent l'admiration et la sympathie. En 1900, les sourds-muets et toutes les nations "auront la parole" dans l'acceptation la plus élevée du terme, pour discuter et émettre leur avis sur ce qui intéresse le perfectionnement de l'instruction de leur jeunes frères sur l'application scientifique des méthodes d'enseignement, sur le placement des adultes à leur sortie des écoles ou en cas de chômage, sur l'encouragement à donner par l'Etat, les municipalités et les philanthropes aux sociétés de prévoyance, de secours mutuels d'assistance par le travail.

Le congrès se tiendra du 6 au 8 août, sous les auspices du ministre du commerce et de l'administration supérieure de l'Exposition de 1900. Il est divisé en deux sections: l'une composée de "détendants-parlants", amis et professeurs de sourds-muets, et présidée par le docteur Ladreit de Lacharrière, dont la compétence et le dévouement sont connus; l'autre formée exclusivement de sourds-muets. Les séances se tiendront au palais des Congrès.

Le bureau du congrès est composé comme il suit: président, M. Dazuzeau, président de l'Association amicale des sourds-muets de la Seine; vice-président, M. Emile Mercier; secrétaire général, M. Henri Jeanvoine; trésorier, M. Henri Desmarest; secrétaire du comité du programme, M. Henri Gaillard, directeur du Journal des sourds muets; secrétaire adjoint, M. Marcel Mauduit, sous-directeur du Journal des sourds muets. La commission d'organisation comprend treize membres sourds-muets, et dans le comité international du programme figurent des membres étrangers, désignés par leur grande compétence, d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, du Danemark, des Etats-Unis, de la Grande Bretagne, d'Italie, de Norvège, de Suède et de Suisse.

LE RAYON VERT.

Dans le Bulletin de la Société astronomique de France, M. Turquan, de Lyon, publie quelques renseignements sur le rayon vert et quelques réflexions que lui ont suggérées, depuis un certain nombre de mois, les nombreuses observations qu'il en a faites: "J'avais, dit-il, il y a trois ans, en septembre 1896, été frappé par ce phénomène réputé extrêmement rare (si l'on en croit la romanesque idylle de Jules Verne), et je m'étais plu à l'observer presque chaque jour et chaque fois que la pureté de l'atmosphère me le permettait, lorsque le Soleil disparaissait derrière la ligne d'horizon de la mer à Saint-Georges-de-Didonne-Royan.

Comme beaucoup de savants, je croyais à cette époque que le rayon vert ne se produisait qu'au moment du coucher du Soleil, et, seulement à l'horizon de mer. La teinte des eaux de cette mer n'était pas, disait-on, étrangère à la coloration du dernier rayon de l'astre radieux, lorsque le segment supérieur de ce dernier vient s'abîmer dans les flots.

L'explication, du reste, était d'ailleurs assez poétique pour devoir être admise à première vue, attendu qu'il n'avait jamais été question de rayon vert observé sur terre.

Or, l'an dernier [1898], il m'a été donné d'observer et de faire observer à des personnes non prévenues, nombre de fois le rayon vert, soit au lever du Soleil, soit à son coucher.

De ma maison, je puis voir se lever l'astre, suivant la saison, soit du côté de Genève, soit du côté de Grenoble, sur les Alpes, et le voir se coucher, tantôt sur les monts du Beaujolais en été, tantôt sur les monts du Lyonnais en hiver.

J'habite, en effet, le cinquième étage de la plus haute maison du plateau de la Croix-Rousse, et je domine les vallées du Rhône et de la Saône. En cherchant à observer, dès Pâques, le point de la chaîne des Alpes où se lève le Soleil, chaque fois que l'état de l'atmosphère me le permettait, j'ai eu la bonne fortune d'observer, dis-je, le rayon vert aussi souvent que je l'ai voulu.

Je l'ai même souvent observé sans la moindre précaution optique, avec une lunette astronomique de 108 millimètres que j'avais braquée préalablement sur le point mathématique, d'où devait jaillir le premier rayon.

J'ajouterai que le spectacle était alors admirable, et que j'ai vu le rayon vert aussi bien jaillir du mont Blanc que des autres monts moins accidentés de l'horizon situé entre l'équateur de 23° nord pendant l'été.

J'avais cessé d'observer le Soleil levant, croyant qu'il n'était possible de relever le rayon vert que pendant la belle saison et même pendant les chaleurs; l'intéressante observation signalée à l'attention de l'Académie, par M. de Maubeuge, en septembre dernier, à l'occasion du lever du Soleil, sur l'atmosphère pure du mont Sinai, semblait attribuer en partie la beauté de cette observation, à la température calme et chaude qui régnait à ce moment sur la mer Rouge.

Mais, le 27 décembre, désireux de marquer l'endroit de l'horizon de Lyon où se lève le Soleil à l'un des jours les plus courts de l'année, j'ai profité d'un temps admirablement sec et transparent, mais présentant une température assez basse (5° centigr. au-dessous de zéro) accompagnée d'un vent assez violent; j'ai voulu assister au lever du Soleil et j'ai été agréablement surpris d'observer avec une longue vue terrestre, rapprochant une dizaine de fois, le rayon vert dans toute sa beauté. J'ajouterais que j'ai observé souvent le rayon vert, même plusieurs jours de suite, en septembre et octobre dernier sur l'horizon boisé, c'est-à-dire irrégulier, des collines du Beaujolais, et peut-être même sur le toit d'une maison éloignée (mais je ne puis garantir d'une façon absolue cette dernière observation).

Piqué au vif, par ces observations fréquentes et faciles—il est vrai que la saison estivale a été exceptionnellement favorable—j'ai exploré avec un assez fort grossissement, l'extrême bord apparent de l'astre radieux et j'ai eu la satisfaction de constater, au moment où le point opposé du limbe du Soleil quitte la Terre, un rayon rouge fort vif.

Il ne m'était plus difficile dès lors d'expliquer le rayon vert qui a intrigué tant de monde, par un simple phénomène de réfraction: les premiers rayons du Soleil se présentent décomposés, en indigo, bleu et vert, et le dernier en orange et rouge. Avec une lunette, il est facile de constater le rayon rouge et orange du dessous du limbe solaire, lorsque celui-ci prend contact, ou bien perd contact (au lever) avec l'horizon.

Il faut reconnaître, néanmoins, que le phénomène du rayon vert est assez fugitif, car étant en mer, en septembre dernier, vers 6 h. du soir, dans la Méditerranée, par un ciel pur, j'ai averti une vingtaine de personnes qui étaient à côté de moi, de guetter le rayon vert, mais parmi elles, d'aimables sceptiques en cette matière, ont observé le phénomène radieux.

M. Turquant conclut: Le rayon vert est un simple phénomène de réfraction et il doit se produire aussi bien pour la Lune et les étoiles que pour le Soleil, aussi bien au lever qu'au coucher d'un astre suffisamment brillant, et le rayon rouge pourra être observé, avec certaines précautions; ces deux rayons complémentaires sont observables en montagne, aussi bien qu'en plaine et qu'en mer.

Ils pourront à la rigueur être observés sur des horizons d'une distance fort restreinte; Enfin, dans les éclipses de Lune, les teintes livides, puis rouges, observées sur la face de la Lune entrant dans la pénombre ou dans l'ombre de la Terre, ne seraient que des reflets de magnifiques aurores terrestres, puis rouges, couronnant le limbe du Soleil ou de la Lune à travers l'atmosphère terrestre.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

Aujourd'hui, en matinée, à 2 heures précises, et ce soir, les deux dernières représentations de "Autour du monde en 80 jours".

La semaine a été bonne pour l'œuvre si profondément originale de Jules Verne. Elle va faire faire place à d'autres qui sont douées de la même originalité et écrites avec le même talent.

Des demain, en matinée, à 2 heures précises, première de la pièce devenue célèbre de Du Maurier—"Triby." On ne peut nier la valeur de cette pièce; elle a été jouée dans les deux mondes et dans toutes les langues.

Quant à l'interprétation, elle est comblée à une troupe d'élite, que nous connaissons tous, et que l'on ira entendre en toute confiance.

CRESCENT THEATRE.

Après le point de vue financier, au point de vue de la recette, la série des représentations de la troupe de ministres Field est incontestablement la plus heureuse de la saison, au Crescent. Pour faire concurrence à un pareil succès, il fallait une pièce d'un attrait exceptionnel.

La direction l'a trouvée. C'est la célèbre œuvre d'Alexandre Dumas père: c'est le drame des "Trois Mousquetaires". La pièce est, dit-on, montée avec beaucoup de soin, beaucoup de luxe et les rôles principaux sont confiés à des artistes de valeur. Une nouvelle semaine de succès qui s'annonce pour le Crescent.

THEATRE TULANE.

C'est avec chagrin que nous voyons se clore les exécutions de "Dear Old Charley", au Tulane. La pièce ne sera plus jouée que deux fois—aujourd'hui, en matinée et le soir. "Dear Old Charley" est une pièce extrêmement drôle, extrême-

ment amusante, et cependant elle a une portée morale incontestable. Aussi les deux dernières représentations seront-elles très suivies.

Demain, dimanche, première d'une pièce nouvelle intitulée "Pré-deric le Grand." Voilà, certes, de quoi exciter la curiosité publique, surtout si, comme on nous le promet, Voltaire joue un rôle important dans la pièce. Nous reviendrons demain sur cet intéressant sujet.

L'ESPRIT DES AUTRES.

On demande à un juge au Tribunal correctionnel nouvellement en fonction son opinion sur le président de ce Tribunal. —C'est un homme très aimable, répond-il. A l'audience, c'est toujours vers moi qu'il se tourne quand il fait un bon mot!

Un condamné à mort demande sur l'échafaud, de quoi se rafraîchir. On lui présente un verre de bière, qu'il refuse, en disant: —La bière engendre la gravelle.

Un jeune comédien, dépourvu de tout talent et outrageusement sifflé à ses débuts, quitte la scène, furieux, en s'écriant: —Je renonce à l'art dramatique; mais cela coûtera la vie à plus de cinq cents personnes. ... On le mène au commissaire de service: —Qu'entendez-vous par cette menace? —Moi! je ne menace personne; je veux dire seulement que, ne pouvant réussir au théâtre, je vais me faire médecin.

DEPECHE

Télégraphiques.

Mort de Florence Marryat. France Associée. Londres, 27 octobre—Florence Marryat (Mme Frances Lean), l'auteur bien connu, est morte ce matin à Londres.

Les volontaires de Manille. France Associée. Manille, Philippines, 27 octobre, dix heures du soir—Des hommes ayant l'intention de partir pour le sud de l'Afrique et de combattre avec les Anglais se sont réunis ce soir à Manille.

Plus de cent Anglais, Australiens et Américains ont décidé de partir. Ils se sont organisés, et ils croient qu'ils pourront recruter deux cents hommes. Parmi ces volontaires se trouvent d'anciens soldats anglais connaissant le Transvaal et des employés.

Suspension du paiement des intérêts des bons du Transvaal. France Associée. Lorenzo Marquez, Afrique Portugaise, 27 octobre—La dépêche suivante envoyée hier de Pretoria a été reçue à Lorenzo Marquez: Le gouvernement du Transvaal a lancé une proclamation déclarant qu'aucun intérêt sur les bons ne pourra être réclamé durant le maintien de la loi martiale, ni durant une certaine période fixée après le rappel de ladite loi.

Les Boers ont saisi une grande quantité de munitions à Vryburg. Le commandant Schooman a pris Krokoditport et a détruit le pont du chemin de fer à cet endroit. La santé du président Kruger est excellente.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

49 Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE.

PAB HENRI GERMAIN.

DEUXIEME PARTIE.

VI

ANDRÉ MOURANT.

Suite.

Cette translation peut être très utile.

Si M. Le Pallu apprenait jamais que je vous ai laissée le voir, malgré sa consigne, je serais renvoyée certainement.

—Allons, Madeleine, dit à son tour Julie d'un accent plus ferme, qui s'imposa tout de suite à l'esprit de la jeune fille, tu n'es pas raisonnable, tu abuses, et madame a raison de te gronder.

Partons tout de suite, nous reviendrons dimanche.

—Oui, oui, c'est vrai, tu as raison, il faut partir, hélas!

—A dimanche, cher André, à dimanche! dit-elle d'une voix attendrie au cher blessé, dont les regards ne la quittaient plus. Et doucement elle se retira, tandis que la garde laissait retomber aussitôt le rideau, dont l'ombre protectrice devait procurer au malheureux ingénieur le repos indispensable à sa guérison.

Arrivées à la porte de la salle, les deux jeunes filles se retournèrent pour essayer de voir encore celui qu'elles venaient de quitter, mais elles ne purent apercevoir que l'emplacement du lit.

André était retombé dans sa nuit de souffrance!

Alors elles remerciaient avec une effusion vraiment touchante, l'infirmière complaisante, en lui recommandant la discrétion et en lui promettant de revenir le dimanche suivant.

Puis elles respirèrent à pied,

Charonne.

Et, bien que Madeleine fut profondément attristée par le spectacle douloureux qu'elle venait de voir, il lui semblait cependant éprouver une sorte de soulagement intime.

L'oppression qui pesait, depuis quatre jours, sur son esprit et sur son cœur d'un poids si étouffant, diminuait d'intensité. Elle se reprenait à vivre, en même temps qu'un peu d'espoir rentrait en son âme, meurtrie par tant de coups imprévus et précipités.

En route, son amie Julie Carroll, avec ce tact délicat et touchant qui semble l'appanage des femmes, s'attachait à nourrir cet espoir qu'elle voyait naître, et le fortifier par des assurances de guérison certaine.

De sorte que Madeleine rentra dans le pauvre logis de Mme Carroll beaucoup plus forte et plus patiente qu'au moment de son départ.

Et c'est le soir même qu'elle écrivit sa lettre à Mme de Presles, avec l'intuition vague que le moment était venu de préparer l'avenir qu'elle rêvait si ardemment.

Mais cette lettre ne fut mise à la poste que le lendemain, ce qui explique son arrivée au château du Roc dans la matinée du samedi seulement.

C'était donc le dimanche que,

lecture de cette lettre, Marcel partait pour Paris.

Il avait pris le train de sept heures du matin, pressé maintenant de revoir celle qui occupait son cœur.

Sans le vouloir, grâce à l'amour puissant qu'elle lui avait inspiré bien innocemment, Madeleine avait commencé la métamorphose de son caractère.

Sous l'empire de la souffrance et de la déception, son âme dure et violente s'était attendrie, s'amollissait par degrés en besoins de tendresses et de dévouement.

Il commençait à sentir maintenant tout le prix de la bonté, de la générosité des sentiments et des puissantes raisons du cœur, qui, mieux que tous les calculs et les raisonnements, poussaient l'homme aux actes décisifs les plus méritoires.

Et ce n'était plus avec l'intention de menacer, d'ordonner ou d'imposer sa passion, qu'il voulait voir Madeleine, mais avec le seul désir de l'intéresser à lui, de gagner par la douceur de ses manières, la prière et la délicatesse de ses attentions, son estime d'abord, son affection plus tard.

Neuf heures et demie sonnaient à la gare de l'Est lorsqu'il mit le pied sur le pavé parisien.

Tout d'abord, il voulut se préoccuper d'un logement mais sur le point d'entrer dans l'un des nombreux hôtels qui avoisinent

la gare, il réfléchit tout à coup à l'avantage qu'il trouverait à demeurer plus près de Madeleine, s'il voulait ou s'il pouvait la voir souvent.

Il prit donc une voiture, y fit charger sa malle, et, peu d'instants plus tard, il descendait à la place de la Bastille, commandant au cocher de l'attendre.

C'est à l'entrée de la rue Saint-Antoine qu'il trouva ce qu'il cherchait: un hôtel d'aspect soigné, où, pour cinquante francs par mois, on lui loua une vaste chambre, très confortable.

Il s'y installa rapidement, répara en quelques minutes le désordre de sa toilette et, cédant à l'impérieux désir de revoir Madeleine, maintenant qu'il la savait si près de lui, il sortit aussitôt et se dirigea vers la rue de Charonne.

Quelques instants plus tard, il frappait à la porte des Dames Carroll, un peu troublé à l'idée de se retrouver en présence de la fille de Dallobois.

—Qui demandez-vous, monsieur? interrompit Julie qui venait d'ouvrir, et maintenant la porte seulement s'ouvrit.

Il n'avait pas eu le temps de répondre encore qu'une exclamation de surprise partit du fond de la pièce.

Et Madeleine Dallobois s'avança, rougissante, et visiblement contrariée de cette intrusion. —Monsieur Marcel, fit-elle

d'un accent profondément étonné, vous... vous ici?...

—Oui, mademoiselle, moi qui vous prie instamment de me recevoir et de m'accorder un moment d'entretien.

Madeline parut hésiter une minute avant de répondre; l'antipathie qu'elle nourrissait contre Marcel, et que les récents événements n'avaient pu qu'accroître, l'incitait à refuser.

D'une part, elle pouvait supposer, tant l'arrivée inopinée du jeune homme lui paraissait extraordinaire, que des circonstances toutes particulières l'amenèrent vers elle; circonstances qu'elle voulait connaître.

Puis elle se dit qu'il était produit à la ferme des Fresnes ou au château du Roc des faits importants, l'intéressant directement, et Mme de Presles avait-elle dû, en dépit des confidences reçues, choisir son fils pour héritier.

—Entrez, monsieur, dit elle, résolvez à pénétrer le motif de cette visite inattendue; et, d'ailleurs, forte de son amour pour André qui lui semblait comme une sauvegarde vis-à-vis de Marcel.

En attendant cela, Julie s'effaça, et lorsque le jeune homme eut fait quelques pas dans la pièce, Madeleine, en remarquant l'expression de surprise mécontente, et peut-être soupçonneuse, empreinte sur les traits de Mme Carroll, s'empres-

sa de le présenter officiellement.

C'était à la fois une excuse et une explication de sa présence, qui devait effacer les doutes ou les soupçons conçus par l'excellente femme.

—Monsieur Marcel, le fils de Mme de Presles, me l'a dit cérémonieusement.

Puis au jeune homme d'un ton pénétré: —Mesdames Carroll, mes excellentes amies, mes bienfaitrices à Paris; celles qui m'ont recueillies et sauvées.

Marcel salua profondément, attendit silencieusement, très ému à la seule vue de Madeleine que ses regards enveloppaient toute, et qui trouvait plus belle encore, comme affaîné par son séjour à la ville.

—Veillez entrer par ici, dit la jeune fille en lui montrant la pièce du fond.

Puis elle lui indiqua un siège, en prit un, et réservée, attendit qu'il lui plût de parler le premier.

—Vous devez être très surprise de ma présence à Paris, autant que de ma démarche; commença le jeune homme, d'un air embarrassé.

—En effet, monsieur, je ne pouvais m'y attendre. —Eh bien, je vais être franc, et vous dire sans détours ce qui m'amène près de vous. —Parlez, je verrai si je dois vous entendre jusqu'au bout, répartit Madeleine d'un accent froid et digne, presque agressif.